LE COURRIER DE L'OUEST

Leg. Assembly R. Ro.

C'est le temps de penser à avo un chapeau de paille! Nous en avo un bel assortiment, de tous les ge res. Pour les chaleurs achetez un d nos complets, légers, et en deu morceaux.

S. F. MAYER
123 Ave Jasper.

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 1 AOUT 1907 — No. 43

A Travers l'Ouest

La Ligne " All Red "

Existera quoi qu'on en dise. C'est l'opinion d'un haut personnage politique Anglais.

Londres, 18.—Le caractère du conflit parmi les ministériels au sujet du projet de la ligne *All Red*, est apparent dans les appréciations qui en sont faites. M. Lloyd George et les autres ministres favorables au projet, sont ennuyées du fait que l'organe du gouvernement a annoncé, hier que le ministère refusait le subside, considérant surtout que Sir Wilfrid Laurier n'avait pas encore envoyé les détails dont le comité a besoin pour prendre une décision.

La situation véritable est que le gouvernement n'annoncera pas de décision d'ici plusieurs semaines. Le projet rencontre de l'opposition de la part de certains groupes politiques et des compagnies de transport, mais, comme le disait un personnage important de la politique anglaise :

"Un premier ministre canadien qui, comme dans le cas du bill des subsides, est capable et possède l'autorité de forcer un cabinet dont fait partie un Churchill, à rebrousser chemin (affaire McBridge) ce ministre, dis-je, trouvera les moyens d'assurer une subvention anglaise au projet de la " All Red."

Disette de charbon.

Régina.—J. Russel Smith, de la Cie de charbon Smith & Ferguson, arrive d'un voyage au cours duquel il a visité les mines de charbon de Lethbridge, Fernie et autres endroits. Pendant son voyage il a fait une inspection personnelle et a causé longuement avec les surintendants et il nous revient convaincu qu'il y a encore une disette de charbon en perspective.

La raison est le manque de chars. D'habitude à cette saison il y a des chars en quantité, mais il est impossible d'en fournir suffisamment pour le transport, dans le moment. Les mines Crest Hill et celle de Fernie viennent de suspendre leurs opérations.

Le C.P.R. s'empare de tout le charbon à vapeur qu'il peut se procurer. La compagnie construit des hangars à différents points et donne des contrats pour se procurer tout le charbon possible.

Le rendement de la mine de Lethbridge sera encore considérable pendant trois mois, si toutefois ils peuvent avoir des chars.

M. Naysmith, gérant de la mine Galt dit que les citoyens devraient se procurer, pendant l'été et l'automne, tout le charbon dont ils auront besoin, car il est presque certain que nous aurons encore une sérieuse disette de charbon cet hiver.

Le District de la Rivière Paddle.

Quoique la température ait été tout à fait déplorable pour faire visiter le pays à de nouveaux arrivés, les guides ont toutefois été très occupés cette semaine.

Mr Hogg, un des guides du district de la Rivière Paddle, est revenu d'un voyage et dit que de 30 à 40 futurs colons ont visité cette partie du pays, dans les derniers 5 jours.

MM. James Dunkeld, de Dumfries, Ecosse, et William et Benjamin Robert, sont tellement satisfaits des conditions aux environs de Chip Lake, qu'ils ont décidé de s'établir là.

Emil Cohen, un ancien résident de Johannesburg, Transvaal, s'établit aussi à Chip Lake. Il est accompagné de deux autres Allemands qui ont pris des homesteads près du sien et ils doivent essayer de décider plusieurs de leurs compatriotes à venir les rejoindre.

M. Hogg dit que c'est phénoménal de voir le nombre de colons qui se dirigent sur le district de la Rivière Paddle, cette année. A cette saison l'an dernier, il y avait en tout une douzaine de colons, et cette année, la population dépasse 400 et il en vient encore et toujours.

Une abondante récolte est maintenant assurée dans cette contrée. Le foin est mûr et le grain sera bon à couper dans un mois.

M. Hogg dit encore que les colons seraient très contents si le gouvernement faisait réparer le pont qui a été emporté par la crue des eaux de la Rivière Paddle.

Il n'y a que les véhicules légers qui puissent passer. Quand un cultivateur a une charge à traverser, il est obligé de décharger sa voiture, de conduire celle-ci de l'autre côté du pont et de revenir traverser sa charge à dos. On comprend tout l'inconvénient qui résulte de cet état de choses.

Le moulin à scie au Lac La Nonne sera mis en opération cette semaine. L'école de Dunstable est ouverte et est suivie par un grand nombre d'enfants.

Le nouveau matériel du Téléphone sera ici sous peu

Depuis quelque temps on entendait dire que le nouveau système de téléphone ne serait pas installé cette saison, vu le retard dans l'envoi du matériel.

Le commissaire Kinnaird est allé à Toronto dernièrement, et la Cie " Machine Telephone " lui a assuré que les nouvelles machines seraient ici pour le 1er août.

Comme le mois achève et que rien n'est encore arrivé M. Kinnaird a télégraphié à la Cie pour savoir la date exacte de l'expédition de ces machines. Voici la réponse qu'il a recue :

Toronto, 25 juillet
George J. Kinnaird,
Edmonton.

La batterie électrique est partie de Philadelphie pour Toronto. Les machines pour le pouvoir seront prêtes samedi. C'est un peu plus tard que promis, mais il n'y pas de retard sérieux. Tout est prêt à être expédié dès que la batterie sera arrivée.

F. D. MacKay.

Le matériel sera donc ici dans quelques jours et il sera immédiatemant installé dans la nouvelle bâtisse du téléphone qu'on se hâte de terminer.

Enorme Immigration,

D'après les statistiques du ministère de l'intérieur, il est entré au Canada, depuis le 1er janvier, plus de 200,000 immigrants. C'est une augmentation énorme sur les chiffres de la période correspondante de l'année dernière.

D'ici à la la fin d'août, des milliers et des milliers d'étrangers nous viendront. Tout l'espace disponible sur les steamers est réservé jusqu'à l'automne.

Tout indique que l'immigration s'élèvera cette année à plus de 300,000 âmes.

Comme ces bataillons d'étrangers se dirigent vers l'Ouest, on peut se faire une idée du chiffre qu'atteindra la population des nouvelles provinces dans un avenir peu éloigné.

LE G. T. P. A EDMONTON

Collingwood Schreiber, l'ingénieur consultant pour la partie du G.T.P. à l'ouest de Winnipeg est de retour à Ottawa, après un voyage de plusieurs semaines dans l'Ouest.

Il fait de grands éloges du progrès que fait le G.T.P. dans l'Ouest et il dit, qu'une fois terminée, cette ligne sera la meilleure ligne transcontinentale qui existe. Il a surtout été surpris de l'avancement de la gradation dans les prairies. La gradation sera finie jusqu'à Edmonton avant les neiges.

Il est probable que les trains allant de Portage la Prairie vers l'Ouest, une distance de 400 milles, seront en circulation cet automne ainsi que de Portage la Prairie à Winnipeg.

Les travaux pourraient avancer beaucoup plus si on ne manquait pas de dormants. Un feu récent en a détruit 300,000.

Discours de l'Honorable Juge Landry,

Devant la Société St-Jean-Baptiste d'Edmonton

M. le Président,

Mesdames et Messieurs,

La partie du programme déjà exécutée a été si bien faite que je me sens un peu intimidé à l'idée d'avoir à contribuer ma part à cette fête si bien organisée. Les artistes qui y ont pris part méritent beaucoup de félicitations. Si toutes vos entreprises comme Canadiens-Français sont toujours comblées d'autant de succès que vos artistes viennent d'en rencontrer, votre avenir dans ce nouveau pays sera gai et brillant.

Je remercie bien sincèrement votre énergique Président des bons mots qu'il vient de dire à mon adresse. Les humbles efforts que je devrai faire pour me rendre à son invitation gracieuse de vous dire un mot, ne justifieront pas, j'en suis convaincu, les éloges qu'il a bien voulu faire de ma carrière dans les Provinces d'en bas. Il vous a parlé de mon entrée dans la vie publique étant tout jeune homme, et il vous a dit qu'il ne savait pas à quel parti politique j'appartenais alors. Dans des jours où la politique dans notre pays joue un rôle si important et si absorbant, il est difficile de concevoir qu'un député ne soit pas en position de dire à quel parti il appartient, vous serez donc surpris d'apprendre qu'à mon entrée en scène dans la vie publique du Nouveau-Brunswick, je n'appartenais à aucun parti politique. Je m'étais constitué l'avocat des droits Acadiens. Je voyais dans ma province natale le noyau d'une petite race, comptant à peu près un sixième de la population, qui était presque nulle part représentée dans les cercles dirigeants, dans les associations gouvernantes. L'histoire de notre passé, et les conditions d'alors étaient des plus tristes. Nous comptions en nombre, nous étions presque nuls en influence auprès des autorités gouvernantes. Pendant plus de deux siècles nos ancêtres avaient vécu dans la crainte, dans la pauvreté, dans l'oubli, pour ne pas dire dans l'esclavage. Nos pères, les pionniers Français venus en Acadie dans le temps des Champlain, des Jacques Cartier, etc, sortaient des meilleures familles de la Mère Patrie, la belle France. Au nombre des premiers arrivés, dans ces temps primitifs, se trouvaient des gens instruits, des gens de la plus grande bravoure, de la plus haute probité et possédant toutes les belles qualités du gentilhomme Français, quelques-uns même de la noblesse française. Deux siècles d'isolation, d'oubli, d'abandon, de pauvreté, de manque de moyens de s'instruire avaient bien changé n'est-ce pas, les conditions éducatives, si je puis m'exprimer ainsi, de notre petite race : Imaginez-vous donc, deux siècles sans écoles, sans livres, sans journaux, sans émigration française, sans relation avec le monde instruit, "sans everything", comme le dirait Shakespeare ; pensez pour un moment à deux siecles d'existence rendue d'abord des plus pénibles par les guerres, les trahisons, la rigueur du climat, les difficultés presque insurmontables de communiquer avec les parents et les amis d'outre-mer, ensuite des plus insupportables par une expulsion cruelle, un esclavage honteux, un oubli presque complet, une isolation désastreuse, un manque absolu de moyens pécuniaires, l'absence totale d'écoles et la privation désespérante de prêtres.

Demandez-vous ce qu'il a fallu pour survivre. Demandez-vous s'il était surprenant de voir arriver une époque où cette petite race commençait à se réconcilier à l'idée qu'elle était, après tout, faite pour servir, pour vivre dans l'ignorance, pour, en un mot, jouer en toute chose le rôle le plus humble et le plus inférieur Etait-il étonnant de constater que nos pères avaient perdu tout espoir pour eux et pour leurs descendants, de voir les "Français" se lever au niveau de leurs voisins plus fortunés ? Etait-il surprenant que ces voisins partageassent la même idée ? Etait-il surprenant que le temps arrivât où le mot Français se rattachant avec Acadiens, voulut dire infériorité ? Et, étions-nous coupables de lâcheté si nous commencions à ressentir que parler français en présence des autres races témoignait cette infériorité. Parler français dans l'Acadie à une certaine époque voulait dire que le parleur était : sans instruction, sans connaissance des sciences, sans connaissance des arts, sans position sociale, sans influence politique, sans moyen pécuniaires, sans espoir pour l'avenir, en un mot, infériorité. Jusqu'à 1760 les guerres les plus cruelles, la haine la plus mordante, firent que dix ou douze fois nos pères eurent à changer de maitres : un jour sujets Français, l'autre, sujets Anglais, toujours sans sécurité. Après 1760, pour un temps, objets d'hostilité vindicative, de haine de races ennemies, de mépris inspirés par le fanatisme de croyances religieuses, de soupçons d'infidélité à la couronne conquérante, de convoitise des aventuriers.

Plus tard tolérance seulement, et enfin, indifférence méprisable. Au jour de mon entrée en politique nous en étions là : inférieurs en éducation, en moyens de nous faire instruire, en influence, en prestige, en connaissance d'affaires ; dépourvus de moyens, épris de l'idée que les difficultés sur le chemin du progrès égal à celui de nos voisins, nous étaient insurmontables.

Vous demanderez sans doute : qu'est-ce qui vous a sauvés ? Je vous le dirai : nous avions conservé intactes, vivaces et sincères nos croyances religieuses—en cela nous nous croyions supérieurs à nos entourages ; si nous avions perdu l'espoir de partager les gloires du monde, nous nous croyions plus sûrement sur la route qui conduit au ciel. Et était-ce de l'égoïsme ? nous nous ressentions les égaux de nos voisins de langue anglaise, en tout ce qui constitue le citoyen probre, intègre, loyal et consciencieux. Ça été là notre planche de salut. Malgré tous nos malheurs les qualités du cœur et de la conscience étaient restés intactes chez nous. L'amour de la langue qui pendant deux siècles s'était trouvée dépourvue de tout moyen de s'améliorer, et même de se maintenir dans le *statu quo*, ne s'était pas éteint, et le beau sentiment patriotique n'était qu'endormi et non mort dans le cœur des Acadiens. Quelques années avant cela le Rév. Père Lefebvre, régénérateur de notre race, père des Acadiens, patriote émérite, avait ouvert le collège de St-Joseph de Memramcook, ancienne et belle paroisse française. Il nous avait prêché, avec une éloquence rare, une certitude entraînante les doctrines catholiques, et l'amour des sciences. Il avait fait battre dans nos âmes le sentiment de l'espoir qui s'était presque éteint, il nous avait dit : "faites instruire vos enfants et ils prendront leur rang avec les plus élevés de la nation." Cet appel nous avait réveillés, et j'entrais sur la scène par un commun accord le champion de cette idée, l'avocat de la revendication de nos droits. Le terrain à cultiver était vaste comme votre Nord-Ouest, fécond comme vos immenses plaines, prêt à recevoir la bonne semence comme le sont vos fertiles prairies. Dans un temps relativement court le progrès devint chez notre population aussi surprenant qu'a été le succès des terrains cultivés dans ce nouveau pays. Aujourd'hui au point de vue civil notre position est bonne. Maintenant Messieurs, si j'ai joué un rôle important en bas, ne croyez pas que je m'en attribue le crédit. Le succès est dû aux belles qualités de mes compatriotes qui pour un temps ne se sont servis de moi que comme l'instrument par lequel eux devaient revendiquer leurs droits et gagner leur position dans leur patrie. C'est par l'union qu'ils ont réussi. Pour longtemps ils ne connaissaient pas de politique. Ils visaient à un seul but—celui de se relever et rentrer dans l'échelle sociale, dans les rangs des esprits gouvernants. Un autre appuyé de leur support moral et actif, favorisé de leur bon vouloir en aurait accompli plus que moi.

Pour vous, messieurs, situés dans une nouvelle partie de votre vaste pays, votre position ne ressemble en rien à celle des Acadiens dont je vien de vous parler, à moins que çà ne soit que vous soyiez en minorité. En toutes autres choses, vous êtes beaucoup plus favorisés que nous l'étions, cependant pour être forts et pour vous maintenir, il vous faut à vous aussi l'union. Il vous faut la continuation de l'amour de la belle langue française ; il vous faut la continuation de la foi vive du bon catholique. Il vous faut faire, de temps en temps, le sacrifice de vos opinions politiques pour vous serrer autour d'un bon *Français* qui vous soit sympatique en l'avenir de votre langue, de votre religion, de vos belles traditions, de vos aspirations, etc.

Ralliez-vous et toutes choses égales, accordez toujours votre appui à un de votre langue, de votre nationalité. C'est pour vous le seul moyen d'arriver à prendre la part qui vous est due dans le gouvernement de notre pays.

Soyez *Canadiens*, membre de la grande famille de notre vaste pays. Il faut être tolérant des opinions des autres, fraternel envers tous, mais fermes dans vos moyens, car il est tout aussi légitime pour une minorité de s'entr'aider par tous les moyens justes et équitables qu'il est d'urgence qu'un fils donne ses premiers soins à ses parents.

Messieurs, je suis flatté de la belle réception que vous m'avez faite, enchanté du développement du N.-O. et je remporterai avec moi le plus beau souvenir de ma visite à Edmonton.

Morinville

Société d'Agriculture du district de St-Albert

Telle qu'annoncée, l'assemblée des souscripteurs de la Société d'Agriculture du district de St-Albert, Alta, a eu lieu au village de Morinville, samedi le 27 juillet 1907, à 7 heures p.m., dans la salle publique de MM. Steffes & Hittinger. Cent vingt-cinq fermiers étaient présents à cette assemblée. Les paroisses de St-Albert, Villeneuve, Rivière qui Barre, Ray et Légal étaient représentées. 25 nouveaux membres souscripteurs se sont fait inscrire ce qui porte le nombre des membres à 82.

MM. T. B. R. Henderson et A. A. Ringuette, du Département de l'Agriculture, étaient présents à cette assemblée.

Ces Messieurs ont expliqué en français et en anglais, l'Ordonnance des Sociétés d'Agriculture de la Province de l'Alberta, et ont fait connaître aux fermiers présents les avantages qu'il y a pour eux à se joindre à de telles associations.

Après ces explications, Mr A. A. Ringuette, qui avait été autorisé par l'Hon. Ministre de l'Agriculture à convoquer cette assemblée, a prié les membres présents de se former en assemblée régulière et d'élire un président et un secrétaire.

A. A. Ringuette fut élu président de cette assemblée et H. Boissonneault, secrétaire, et on a procédé à l'élection des officiers, avec le résultat suivant, savoir :

Patrons, Hon. W. T. Finlay, Ministre de l'Agriculture ; Geo. Harcourt, Dép. Ministre de l'Agriculture.

Président : Paul Auvé, Morinville.

1er Vice Président : Angus McDonald, Ray.

2ème Vice-Président : Onésime Comeau, Rivière qui Barre.

Directeurs: James Kelly, Geo. Ryan, Ray ; Art. Guilbault, Fleuri Perron, John Lafleur, St-Albert ; Walestoun Mercier, Légal ; Denis Hébert, J.-Bte Savoie, Villeneuve ; Patrick Kinsella, Geo. Tinney, Rivière Qui Barre ; P. Wollersheim, Télesphore Meunier, Louis Lagacé, A. A. Ringuette, Morinville ; Eugène Ménard, Légal.

Auditeurs : H. B. Dawson, St-Albert ; H. Boissonneault, Morinville.

Comme il est strictement nécessaire que toute Société d'Agriculture ait deux assemblées (*Institute Meetings*) durant l'année, de la date de l'élection de ses officiers, pour avoir droit aux octrois du Gouvernement, les membres présents de cette association se sont de nouveau formés en assemblée régulière en élisant comme président Paul Auvé et H. Boissonneault, secrétaire et ont procédé dans l'ordre suivant, savoir :

Ont porté la parole à cette assemblée : Paul Auvé : Les avantages que tous les membres de la Société d'Equité auraient à se faire membres de la Société d'Agriculture de St-Albert.

W. Gariépy d'Edmonton : Avantages de la formation de Sociétés d'Agriculture pour les fermiers du district de St Albert.

Rév. J. A. Ethier : Economie de la ferme.

Art. Guilbault : L'élevage des volailles, expérience qu'il a faite lui-même et le profit qu'il en a obtenu.

Angus McDonald : L'engraissement du Porc. Ce monsieur a expliqué la différence entre le porc qui produit ce qu'on appelle "The English Breakfast Bacon" et le porc de grande pesanteur, disant qu'il y a trop d'encouragement de la part des juges pour le Eng. B. Bacon, au détriment du gros porc qui rapporte beaucoup plus au fermier.

T. B. R. Henderson : L'élevage du cheval pur sang.

Malgré tout l'intérêt que nous portons à la cause de l'Agriculture nous regrettons de ne pouvoir reproduire au long les remarquables discours qui furent prononcés.

COMMUNICATION.

Mercredi dernier, 24 juillet, nombreux concours de fidèles aux pieds de la Bonne Ste-Anne. Ce pélérinage annuel avait été annoncé dans toutes les églises de la région ; le temps était au beau, et les chemins — les fameux chemins si redoutés. — eh bien, les chemins étaient très beaux. Ils ne méritent plus leur mauvaise réputation de jadis, les ornières sont comblées, les buttes abattues, les arbres arrachés, etc. Le gouvernement a droit à de justes remerciements pour les travaux si importants et si nécessaires, accomplis sur ce chemin si fréquenté, et les futurs pélerins n'auront plus à reculer devant leur mauvais état.

Aussi plusieurs jours d'avance la foule commence à arriver, et la veille tout une vraie ville — ville de coton hébergeant près de mille âmes — a surgi autour du trop modeste sanctuaire de Ste-Anne. Les pieux pélerins viennent des paroisses environnantes, d'autres viennent de 40, 50, 100 et 150 milles.

Bonne et belle assistance, mais surtout pieuse et confiante envers la Bonne Mère.

Le programme a été celui des pélérinages précédents.

Dès la veille au soir, la foule se presse autour des confessionnaux et les prêtres présents ont fort à faire. Puis dès le matin à 5 hrs, la foule envahit l'église pour assister aux messes qui se succèdent. A 8½ hrs messe chantée pour ceux des pélerins parlant le cris, le Père Simonin leur adressa quelques mots d'édification.

L'Eglise est malheureusement de moitié trop petite, comme elle va l'être à 10½ hrs pendant l'autre messe chantée pour la population de langue anglaise et française. Pendant cette messe, le Rev. Mr. Normandeau curé de St-Emile, a largement et pieusement entretenu les fidèles de la gloire, de la puissance, comme de la maternelle bonté de la Bonne Ste-Anne. Ses paroles ont été accueillies avec avidité, et ses conseils fidèlement suivis.

A 3 hrs p.m., le R. P. Hétu, d'Edmonton, a envoyé sur les malades la protection de la grande thaumaturge, il bénit les objets de piété et a fait vénérer à tous la Ste-Relique. Pour le soir le programme annonçait une procession aux flambeaux, mais un orage survenu dans la journée a dérangé les plans, et à 8 hrs p.m. la journée s'est terminée par un salut solennel d'actions de grâce, le Rev. Mr C. K. Luysen de Ste-Emérance présidait. Le lendemain en quelques heures la ville de coton disparaissait, les pélerins retournaient dans leur demeure en louant le Seigneur. Puisse Ste-Anne les accompagner toujours de sa maternelle protection.

UN PÉLERIN.

A Vendre—Un moulin à battre, Sawyer massey, en usage depuis 5 ans Engin de 25 forces. Le moulin est "self feeder" et muni d'un "blower" Le tout est en très bon état. A vendre à des conditions faciles. S'adresser à Chas. Dubuc, Morinville

On demande—Un cuisinier français pour l'hôtel Métropole de Battleford, Saskatchewan. Les passages seront payés. S'adresser à J. Bonin, Hôtel Métropole, Battleford, Sask.

2

Instituteur disponible—

Mr Dorais, instituteur en retaite, autrefois professeur à l'académie Commerciale Catholique de Montréal et principal de l'Académie St-J.-B., en visite à Edmonton, accepterait de prendre la direction d'une école, à la ville au à la campagne.

Mr Dorais possède un diplôme académique pour l'enseignement des deux langues. S'adresser au "Courrier."

Juillet, 25 Août,1.

Pour les Cultivateurs

L'élevage du Cheval

Dans l'Alberta et la Saskatchewan

L'année 1907 a été remarquable pour la grande activité dans les ventes de chevaux, spécialement d'animaux de 4 et de 5 ans, lesquels se vendent facilement à des prix extrêmement élevés. Un bon cheval de trait se vend $250 à $350. Les animaux complètement développés sont rares, et les marchands de chevaux ont beaucoup de difficultés à se procurer des sujets de 4 et 5 ans.

Le prix des chevaux reproducteurs a beaucoup augmenté et même de jeunes poulains qui viennent d'être sevrés se vendent de $150 à $200, autant sinon plus qu'on payait auparavant pour un étalon adulte. Les étalons de belles formes et possédant un bon pedigree se vendent maintenant à des prix énormes de $2.500 à $3.000, prix facilement obtenus et qui ne semblent pas plus exagérés que les $300 ou $500 que l'on payait pour des animaux semblables il y a une dizaine d'années.

Naturellement cette augmentation très considérable de la valeur des chevaux d'élevage a fourni de grands profits aux éleveurs. L'an dernier on a importé un grand nombre d'étalons, parmi lesquels il y avait quelques sujets remarquables.

L'émigration constante qui nous arrive chaque année, nous assure des prix rémunérateurs pour de longues années et les animaux de hautes qualités atteindront toujours des prix très élevés.

On remarque que les acheteurs sont plus attirés par le volume et le poids que par la beauté et la forme de l'animal.

Y voyant une source de revenu considérable pour nos cultivateurs, nous ne pouvons encourager assez l'élevage du cheval, qui s'adapte si bien au genre de culture mixte que nous faisons.

Abus Déplorables

(De *La Vérité* de Québec.)

Le temps des expositions agricoles est arrivé. Il ne se passe pas un jour sans qu'il y en ait quelques-unes en certains endroits de la province. Les organisateurs de ces grands concours ont, pour l'ordinaire, un but noble et utile : c'est d'élever, de perfectionner l'agriculture parmi leurs compatriotes. Et, en effet, nous croyons que les cercles agricoles et les diverses sociétés d'agriculture de notre province ont déjà fait beaucoup en ce sens.

Mais tout a son mauvais côté ; les abus malheureusement se glissent partout. Pour beaucoup de cultivateurs ces réunions, qui devraient les instruire et les diriger dans leurs travaux habituels, deviennent des occasions de dépenses extraordinaires, inutiles nuisibles même et souvent honteuses.

Ceux qui profitent le plus de ces expositions, ce sont les hôteliers ! C'est dans les cabarets très souvent, qu'en ces jours, de pauvres cultivateurs perdent le fruit de plusieurs semaines de labeur. Le mal est grand, et les remèdes difficiles à appliquer, car la loi protège ces établissements.

Mais ce qui serait plus pratique, ce qui contribuerait le plus à enrayer cet abus regrettable, ce serait d'interdire "absolument" les débits de liqueurs spiritueuses sur les terrains d'exposition. Les officiers et les membres des sociétés d'agriculture devraient avoir assez à coeur l'intérêt des cultivateurs, le respect de la morale et du bon ordre, pour prohiber tout débit de boissons dans ces endroits.

Sans doute, ces comptoirs rapportent quelque profit aux organisateurs des concours agricoles. Cependant le cri de la conscience, le respect de l'ordre et l'amour de leurs compatriotes devraient leur faire ouvrir les yeux. Que les directeurs interdisent toute vente de spiritueux sur les terrains d'exposition et que les conseils municipaux voient à ce que les règlements soient bien observés ces jours-là, et ils auront de leur côté l'approbation des honnêtes gens.

Qu'on ne permettre que la vente des liqueurs douces et des boissons gazeuses et autres rafraîchissements. Et les victimes de l'intempérance seront moins nombreuses et le public n'en sera pas plus mal !

Surtout en ces jours de croisade contre le fléau de l'alcoolisme, ce conseil mérite d'être pesé ...et d'être mis à exécution. A l'œuvre donc !

Une autre chose presque aussi déplorable et presque également répandue, c'est la présence sur les terrains d'exposition de jeux de hasard : roulettes, tables, roues de fortune, etc— sortes de machines diaboliques qui enlèvent l'argent des braves gens pour le jeter dans la bourses de quelques dangereux saltimbanques.

On ne peut visiter une exposition sans trouver de ces jeux de hasard qui fonctionnent toute la belle journée. Quels en sont les gagnants ? Je ne sais ! Mais tous, excepté les possesseurs de ces roues de fortune, s'en retournent les mains vides et soulagés d'un montant d'ordinaire assez considérable. Le joueur perd, il espère rattrapper l'argent déboursé... il perd encore... il perd toujours ! Quand il s'aperçoit qu'il est dupe... le tour est joué ! Un autre le remplace et la scène recommence...

Vieux et jeunes, tous s'adonnent, à ces jeux que la morale, la religion et le bon sens condamnent. On voit même des " personnes de condition " qui se livrent à cette funeste passion du jeu, et cela devant une multitude de braves gens qui ont les yeux fixés sur les joueurs. L'exemple, on le sait est plus dangereux quand il part de plus haut.

Ces abus existent et ils sont tristement déplorables. Et il serait si facile de les faire disparaître ! Que les conseillers municipaux, les directeurs des cercles agricoles et les organisateurs de ces grands concours fassent vaillamment leur devoir, et les victimes de l'intempérance et des jeux de hasard se feront de beaucoup plus rares ; la jeunesse aura de meilleurs exemples sous les yeux ; les bagarres deviendront moins fréquentes en ces assemblées ; et les expositions agricoles, au lieu de perdre de leur prestige, feront de plus en plus de bien à nos compatriotes.

AVICULTURE

Mue des volailles.

Les poulettes écloses tard au printemps ne commencent pas à muer avant l'année suivante, mais une poulette éclose de bonne heure, en février ou en mars, peut muer, bien que ce soit assez rare. Il est un fait bien connu, c'est que, si une poule ou une poulette ne commence pas à pondre avant la venue du temps froid, elle ne pondra pas (ordinairement) avant le printemps de bonne heure ; mais, si elle commence à pondre avant l'hiver elle pondra longtemps, ou jusqu'à ce qu'elle demande à couver.

Les poules qui ne commencent à muer que très tard sont en général élevées sur la fin de mai, en juin ou même en juillet ; ne pouvant pondre en hiver, elles sont classées avec les mauvaises pondeuses ; et, surtout si elles sont grasses, on trouvera avantageux de s'en débaraasser au plus tôt possible.

Il est important de tenir les poules qui muent dans des poulaillers bien secs et de prendre soin de les protéger contre les poux, car pendant la mue, les poules souffrent beaucoup des poux et il en succombe un grand nombre cela est dû naturellement à l'état de débilité qui résulte de la mue.

Quant aux coqs, on aurait dû les vendre ou les manger depuis longtemps, car il n'est jamais avantageux de garder un coq qui mue, à moins qu'il ne possède quelque qualité particulière et qu'on désire le conserver pour la reproduction.

Il ne faut pas oublier que plus tôt on envoie des poulets au marché, plus élevé est le prix qu'on en obtient.

Les maladies sont en général beaucoup plus fréquentes et beaucoup plus graves pendant la période de la mue. Un bon moyen de les prévenir, c'est de donner aux volailles une nourriture substantielle, propre et stimulante ; de leur procurer de l'eau pure et beaucoup d'exercice ; enfin, il faut les tenir dans un état de propreté parfaite. Il n'y a rien de plus pernicieux que d'entasser pendant la nuit un grand nombre de volailles dans un espace restreint, humide, mal aéré et mal tenu.

L'usage intelligent des désinfec-

Suite à la Page 7

Le Courrier de l'Ouest

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressées :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 1 Aout 1907

particulière où nous nous trouvons, il ne lui est pas du tout permis d'ignorer la conduite et l'opinion de notre digne évêque, Mgr Légal, qui s'est prononcé ouvertement et en pleine connaissance de cause.

Or ce que notre évêque a compris c'est que le compromis en question réglait une fois pour toutes la question de l'enseignement dans les nouvelles provinces, et que si ce compromis ne nous donnait pas une entière satisfaction, il nous assure le contrôle de nos écoles séparées.

Enfin, la population catholique des deux provinces est unanime à approuver le règlement et à reconnaître avec son évêque que, étant donné les circonstances, nous avons obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir.

LA NATALITE EN FRANCE

Il nous arrive de France une nouvelle qui plus que jamais met la question de natalité dans ce pays à l'ordre du jour.

Le gouvernement aura bientôt un problème de plus à ajouter à ceux déjà nombreux qui attendent une solution.

Depuis un certain nombre d'années les naissances diminuent en France où les journaux sont unanimes à jeter le cri d'alarme, sans cependant trouver de remède à la situation.

L'an dernier, le gouvernement a bien passé une loi qui avait pour but de venir en aide aux familles ouvrières en allouant un certain montant d'argent qui servait à défrayer les dépenses qui accompagnent la naissance d'un enfant.

Mais si on en juge par la propagande de que fait actuellement une association qui tous les jours augmente ses adeptes, la loi passée l'an dernier court grand risque de ne pas atteindre le but rêvé par ses généreux promoteurs.

Nous, Canadiens et principalement Canadiens-Français n'avons pas à redouter ce fléau qui enraye tout progrès dans un pays, car tout le monde sait la fécondité de nos familles canadiennes-françaises.

Le dernier dénombrement officiel et les brochures publiées par le ministère des terres à Québec l'ont également mise en évidence.

Ces nombreuses familles— est-il besoin de le dire — font notre orgueil comme elles sont l'espoir du pays. Elles compensent en quelque sorte, et dans une certaine mesure, l'immigration étrangère qui, chaque jour nous arrive.

L'agitation dont parle les journaux est d'autant plus significative qu'elle est en plein progrès dans la Bretagne et la Normandie, provinces aux mœurs patriarcales et dont la plupart de nos ancêtres sont originaires.

Les murs de bâtisses, tant dans les villes que dans les villages sont couverts d'affiches, proclamant et invitant les femmes à enrayer toute natalité.

Nombre de femmes convoquent des assemblées et distribuent des pamphlets traitant de tous les auteurs de nombreuses familles.

Ces suppliques parties des classes aristocrates s'adressent particulièrement aux classes ouvrières.

Dans la crise nouvelle qui atteint notre ancienne Mère Patrie, les journaux n'ont pas manqué d'établir le contraste qui existe à cet égard entre l'Amérique française et la France.

Quelques-uns d'entre eux ont même publié sur ce sujet des lettres provenant d'amis, ou de correspondants du Canada qui leur exposaient clairement la situation, en même temps qu'elles leur indiquaient les causes de notre puissante vitalité.

De ces lettres la plus instructive et la plus intéressante est peut-être celle communiquée à M. le Dr Bardet, directeur de la *Vulgarisation scientifique* de Paris et qui vient de voir le jour dans cette revue. Elle se lit ainsi :

" La statistique pour votre pays est réellement décourageante. Vos cousins de la Nouvelle-France, ont, à cet égard, un spectacle plus consolant à vous offrir. Vous le constaterez vous-même en parcourant les deux volumes que je vous envoie, et qui contiennent une nomenclature des familles canadiennes ayant douze enfants et plus qui ont retiré de ce chef, soit une prime de 50 dollars, soit un lot de terre.

De 1890 à juillet 1905, dans la province de Québec seulement, 5,413 chefs de familles ont produit des titres établissant qu'ils avaient douze enfants vivants ou plus. Un certain nombre de familles, près de deux cents, comptent 18 enfants vivants, d'autres 24, 25, etc., jusqu'à 30 enfants Comment voulez-vous qu'avec une pareille fécondité nous périssions ou même que nous soyons absorbés !

Je crois qu'il serait très intéressant de placer cette statistique sous les yeux de votre public. Nos cousins de France en tireront les conclusions qu'elle comporte : ils voudront bien reconnaître, toutefois, que nous avons gardé notre pureté de mœurs d'autrefois, et que, pour avoir beaucoup d'enfants, nous n'en sommes pas plus pauvres. Bien au contraire, les grandes familles ici sont hautement respectées, et semblent être une source de bénédictions. Il n'y a pas d'exemple que ces familles aient souffert de la gêne. Notre pays est si vaste et la terre est vendue à un prix si modeste, que les chefs de familles chargés d'enfants réussissent presque toujours à les placer convenablement. Dans bon nombre de cas, le père de famille établit ses enfants dans le voisinage du domaine familial. C'est avec ce surcroit d'enfants, que nous fondons chaque année de nouvelles paroisses, et que nous résistons victorieusement à l'envahissement anglo-saxon."

Le docteur Bardet fait suivre cette lettre des réflexions suivantes :

Je crois qu'en insistant sur la nature patriarcale et par conséquent *Campagnarde* de la vie canadienne, mon correspondant fournit l'explication normale de la fécondité au Canada. Seule, la vie au grand air et au contact de la terre, possède les conditions confortables et hygiéniques, capables d'encourager la formation des grandes familles. Pour avoir beaucoup d'enfants sains, il faut être à même de leur offrir beaucoup d'espace, ce qui n'est facile qu'à la campagne.

L'OUEST ET LE MARCHE

Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié la gêne profonde qui a été ressentie dans l'Ouest pendant l'hiver dernier par suite de l'organisation hâtive des réserves des chemins de fer.

Sans doute l'hiver a été exceptionnel les trains ont été souvent bloqués par la neige, mais cette gêne avait d'autres causes que la température.

Il est en effet facile de s'en rendre compte par le simple examen de nos voies ferrées.

Le rôle des chemins de fer dans un pays comme le nôtre est d'ouvrir le pays et de faciliter l'accès des contrées agricoles colonisables.

Jusque là ils accomplissent leur rôle à la perfection et une population ardente et travailleuse s'empare de ce sol invioié, les champs de céréales succèdent à la prairie inculte, des villes naissent, se développent, des élevateurs s'érigent un peu partout. Chaque année la production de céréales s'accroît dans des proportions étonnantes.

Et le mal naît de cette abondance de richesse.

Les millions de minots de blé qui chaque automne mûrissent dans le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta sont, (sauf une très légère proportion pour la dernière province) dirigés vers Winnipeg, Port Arthur et Fort William. C'est-à-dire qu'ils prennent tous la même voie.

Qu'arrive-t-il ? c'est que par suite de la congestion qui en résulte, les wagons sont rangés sur les voies de garage, immobilisés pendant des jours et des semaines.

Les élévateurs dans les villes plus haut citées regorgent de grains, il leur en arrive plus qu'ils ne peuvent en absorber.

D'autre part le fret étant bien moins actif de l'Est à l'Ouest que de l'Ouest à l'Est pendant cette saison il s'ensuit que les compagnies sont peu pressées de renvoyer leurs wagons à vide.

Cet état de choses ne va pas sans porter un certain préjudice au cultivateur pressé de vendre son grain.

Il est bien évident que la situation devient sérieuse et qu'il est nécessaire et même indispensable que des mesures soient prises pour l'améliorer et cela dans le plus bref délai, sous peine de voir sévir une crise très grave dans tout l'ouest canadien.

Ouvrir le pays, le rendre accessible à la Colonisation est sans doute une très belle chose, mais il faut aussi en même temps organiser l'évacuation rapide des produits du sol, si l'on ne veut pas, comme nous l'avons déjà dit, que le mal naisse de l'abondance du bien.

Nous savons que l'administration supérieure du pays s'occupe de cette grave question et nous souhaitons ardemment lui voir prendre la position que commande la gravité de la situation.

Mr BOURASSA

DE L'AVENIR DU NORD.

On annonce l'entrée de M. Henri Bourassa dans l'arène provinciale.

Le député de Labelle est un puissant orateur, un homme d'études très bien doué, un Canadien-Français brillant.

Toutefois, il ne s'est pas toujours montré homme d'Etat pondéré, et il a quelquefois manqué de cette sagesse et de cette mesure qui font les victorieux sur les champs de bataille des revendications politiques.

C'est pourquoi, avant de juger son apparition dans le monde politique provincial, nous voudrions savoir si M. Bourassa s'avance comme soldat dans l'armée libérale, ou comme chef dans l'armée conservatrice, ou comme Messie d'une nouvelle religion dont les esprits inquiets, les mécontents des deux partis, les amis de la rêverie, de la déclamation et du mirage constituraient le troupeau.

L'heure est solennelle... pour M. Bourassa.

L'attitude qu'il va prendre causera sa perte ou grandira son nom.

Nous espérons pour lui qu'il agira avec sang-froid, avec logique, avec désintéressement, et qu'il nous épargnera son beau talent dans la trahison et l'apostasie.

Nous ne pouvons croire que M. Bourassa descendra au niveau déshonorant d'un renégat, pour se faire le champion de prétendues réformes sociales et politiques, et qu'il bouleversera notre province pour satisfaire ses ambitions.

D'un autre côté il ne nous déplairait pas de voir investi du pouvoir ou d'une autorité quelconque, M. Henri Bourassa qui, jusqu'à ce jour, n'a fait que briller dans le rôle aisé de critique, c'est-à-dire au second rang.

Nous voudrions voir à l'œuvre cet idéaliste doublé d'un intransigeant.

Dire à chacun son fait n'est qu'un beau geste, stérile et vain quand on le compare à la lourde et responsable portée des actes de ceux qui détiennent le pouvoir et se dévouent au gouvernement d'un pays.

Jusqu'ici les théories hautaines de M. Bourassa ne constituent pas une politique mais sont tout au plus une critique irréductible de toutes politiques.

Jules-Edouard Prévost.

NOUS DIFFERONS D'OPINION

C'est pour nous un véritable plaisir de lire dans *Le Pionnier* en date du 23 juillet, son article " Plaidoyer pour la Paix." Notre confrère y exprime des idées larges " Dans le bon sens du mot " auxquelles il ne nous avait pas habitués. Il convient que la dissention entre catholiques, à propos de drapeau, est allée beaucoup trop loin et qu'on en a fait une question presqu'entièrement spéculative Mais là où il diffère complètement d'opinion avec nous, c'est lorsqu'au cours de son article il blâme la politique de compromis en pays parlementaire tel que le nôtre. Citons ses propres paroles :

" Le " compromis " sur l'article 16, " dans l'acte constitutif des nouvelles " provinces d'Alberta et de Saskatchewan, pour ne mentionner que " celui-là, a laissé, aux annales de " notre politique canadienne, un trop " pénible souvenir pour tous les cœurs " français et catholiques, qui *savent* " qu'une bien meilleure solution eût " pu être assurée *sans compromis*, pour " que nous nous sentions enclins à " tenir en si grande vénération la " fameuse panacée."

Or s'il est permis au directeur du *Pionnier* d'ignorer certaines raisons politiques et surtout la situation toute



Synopsis des droits de Mines de Charbon.

Les droits de mines de charbon du Dominion pour les provinces de Manitoba, Saskatchewan, Alberta, du territoire du Yukon, des territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise peuvent être obtenus pour un terme de 21 ans à un taux annuel de $1 de l'âcre.

Pas plus que 2560 acres ne peuvent être obtenus par le même applicant.

L'application pour une licence doit être faite à l'agent ou au sous-agent du district dans lequel sont situés ces terrains.

Dans les territoires arpentés, les terrains doivent être mentionnés par ordre de section ou subdivision légale et dans les terrains non arpentés, le filon pour lequel on fait application, sera piquetté.

Chaque application doit être accompagnée de $5 lesquels seront rembour sés, si les droits demandés ne peuvent être obtenus.

Une Royauté de 5 cts par tonne de charbon vendue et livrée devra être payée.

Tout propriétaire de license pour droits de mines de charbon qui ne sera pas mise en opération devra fournir une fois par an à l'agent du district du département des terres une déclaration assermentée, établissant cet état de chose.

La licence ne comprendra que les droits de mines de charbon seulement, mais la licence permet d'acheter en aucun temps à $10 l'acre les droits de surface, jugés nécessaires pour l'exploitation de la mina.

Pour plus amples renseignements application doit être faite au secrétaire du Département de l'Intérieur à Ottawa ou à aucun agent ou sous-agent du Département des terres.

W. W. CORY,
Deputé-Ministre de l'Int.

N.B. —La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Nouvelles de partout

Athabasca Landing

Samedi dernier deux petits métis offraient en vente des fraises vermeilles qu'ils venaient de cueillir dans un champ près du Landing.

MM. J. L. Côté et L. Lessard en firent l'acquisition pour quelques écus puis invitèrent pour le dimanche midi une tablée de Canadiens-Français à l'Hôtel Grand Union.

Mr Cassette bien connu dans le nord comme premier cuisinier, fut chargé de préparer le menu.

Deux grosses et grasses volailles furent mises au fourneau ainsi qu'une trentaine de truites pêchées la veille dans l'Athabasca.

Les fraises firent leur apparition au dernier service.

L'entrain et la bonne humeur qui n'avaient cessé de régner pendant le repas devinrent véritablement de l'enthousiasme lorsque la servante, Mademoiselle Sophie Brazeau, plaça au milieu de la table un énorme pudding. Si bien qu'elle était toute confuse ne sachant pas si c'était elle et son costume neuf ou le pudding, le parfum des fruits du fraisier que les convives applaudissaient. On choqua les verres, chanta "O Canada." Enfin on dut se séparer, mais en se disant : Au revoir, à bientôt.... aux framboises !

Une quinzaine d'hommes sous les ordres de Mr C. Major sont à réparer le chemin qui conduit à Major et au Lac Baptiste.

Cette localité est distante de 13 milles du Landing et possède de fertiles terres

En plus, le gibier y est abondant et le lac Baptiste est très poissonneux.

Mardi, 32 hommes tous américains sont arrivés d'Edmonton en route pour la Rivière à la Paix. Ils ont avec eux un bagage considérable, 52 chevaux et 14 wagons, chargés de marchandises et machines agricoles. Plusieurs sont mariés et se proposent de faire venir leur famille d'ici à l'automne.

Mr J. Cousineau est allé à Edmonton par affaire

Le Rév. P. Beaudry, O.M.I., est parti mercredi soir par le bateau à vapeur *Mid-Night Sun*. Il se rendra au Lac des Esclaves prendre quelques jours de vacances.

Mr W. J. Coope, inspecteur des licences a passé parmi nous une partie de la semaine.

Mr J. Perry de Régina, commissaire de la police montée, était à bord du *Mid-Night Sun*. Il s'en va visiter les postes du Nord.

Jeudi matin, Mr Moïse Villeneuve conduisait à l'autel, Mademoiselle Marie-Jeanne Bellerose. Après la cérémonie, les invités se sont réunis chez le père de la mariée, où Mr Nobert Bellerose rassembla les parents et amis des mariés. Un copieux dîner fut servi et un buffet bien garni entretint la gaieté pendant les deux heures que dura le repas. Il y eut chansons et discours en français, anglais et en cris.

Vers huit heures, les jeunes gens du Landing offrirent aux nouveaux époux un grand souper où les invités prirent place. Puis la noce se continua chez le père du marié, Mr Edouard Villeneuve où six violons invitaient jeunes et vieux à entrer en ronde. Au moment où notre correspondant écrit ces lignes, il est sept heures du matin et l'on danse encore.

Cochrane, Alta

Un beau trait de sang-froid et de courage a été donné ces jours derniers par Mr Albert Panier, le chef de service aux briqueteries de Cochrane, si sympathiquement connu des habitants de la localité.

Dimanche dernier Mr Chs Meuffels, fermier à Cochrane, était allé en wagon faire une excursion avec sa famille lorsqu'en passant près des Lacs il voulut faire boire ses chevaux, il les engagea trop avant dans l'eau à un endroit fort dangereux et ceux-ci commencèrent à s'enliser sans qu'il fut possible au conducteur de les dégager des serres mouvantes, les dames purent s'enfuir par l'arrière du véhicule avec de grandes difficultés et non sans danger.

Les chevaux en se débattant s'enlisaient de plus en plus et étaient sur le point de périr, lorsque heureusement survint, à cheval, Mr Albert Panier, qui jugeant d'un coup d'œil la situation saisit son lasso et avec l'adresse d'un cow-boy consommé, attrapa l'un des chevaux de l'attelage. Faisant alors faire à sa monture un effort formidable, il réussit à sortir l'équipage de sa position critique. Après quoi, avec sa modestie bien connue, il s'esquiva sans vouloir recevoir les remerciements de ceux qu'il avait tiré d'une si mauvaise position.

Monseigneur à Innisfail

Dimanche, le 21 juillet, Sa Grandeur Mgr Légal a béni la nouvelle église d'Innisfail, assisté des RR. PP. Voisin, Anciaux, Lamart, S. M. E. et de Monsieur l'abbé Gauthier. Cette cérémonie suivie de la 1ère Communion et de la Confirmation, a laissé à tous ceux qui en ont été témoins, une impression de goût dans la mesure, qui est le meilleur compliment qu'on puisse faire en pareille circonstance.

Un trône pontifical en velours vert rehaussé d'or, œuvre de Mme Lerouge, oriflammes multicolores faites par Melles Lerouge et Cléry, autel en bois tourné agrémenté de filets d'or et offert par Mr L. Humbert, chants exécutés par Mr G. Lesieur et accompagnés par Melle Humbert, enfants de chœur à longues aubes de riches dentelles, tout cela concourait à faire de la cérémonie la plus belle qu'aient encore vue les Catholiques d'Innisfail. La tribune rapidement construite par Mr Hermory, avait presque doublé la contenance de la petite église.

Erchu-Valley

Le lendemain, Sa Grandeur était solennellement reçue à dix milles de Erschu-Valley par un escadron de brillants cavaliers et d'amazones en toilette claire. Il échangeait son buggy de voyage contre un grand démocrate attelé de six magnifiques chevaux gris foncé, attelés à la Daumont et montés par trois cavaliers en grand complet de cow-boy.

C'était un spectacle nouveau et grandiose que cette file de voitures et ce groupe de cavaliers franchissant à grande allure les ondulations de la prairie resplendissante de verdure et de fleurs aux rayons d'un soleil qui s'était fait radieux.

Le lendemain, Monseigneur bénissait l'église.

Orage de grêle

Lyleton, Man.— Nous avons eu un terrible orage de grêle, la semaine dernière, qui a complètement ruiné la récolte sur une longueur de plusieurs milles, surtout au nord. La grêle était accompagnée d'un vent terrible qui a détruit plusieurs granges et hangars à grains, entre autres deux granges des granges, propriété de MM. Boyle et Crawford.

Ceux qui ont subi les plus grandes pertes sont Gould, 1,200 acres, Venton, 800, Boyle, 400, Maitland, 400 Seeley, Murray, Scott, Walton, McNish, Accomrich et Barrows qui ont des assurances. Murray et fils, 500 acres qui sont assurés, H. Gardner 400 acres sans assurance.

Toute la récolte plus haut mentionnée est entièrement perdue.

Glen Ewen, Sask.— Un des pires orages de grêle possibles s'est déchaîné ici, venant de l'ouest. Le plus fort dommage a été à trois milles d'ici. Voyant venir l'orage, un groupe de gens, partis à la recherche de fruits, et comprenant des femmes et des enfants, s'est mis à l'abri dans la maison d'Alfred Pierre. La maison a été complètement enlevée de ses fondations et Mde Wm Shaw et sa petite fille ainsi que Mde Frank Butler et son bébé ont été blessés. Mde Butler est sérieusement blessée. Madame Shaw a eu une jambe fracturée. Les enfants n'ont eu que quelques contusions sans importance.

Une grange de $3,000, appartenant à Mme Croslier a été complètement démolie, ainsi que celle de Mr Fred Rogers. Le dommage à la récolte n'est pas bien grave. Mais toutes les fenêtres de la localité sont en miettes.

Le Fantome du " Royal Eagle "

HISTOIRE MARITIME

JE ne connais pas de manière plus agréable ni plus intelligente de dépenser sa fortune, quand celle-ci est assez belle pour permettre d'être dépensée, que de voyager.

Mes parents avaient eu l'excellente idée de me gagner beaucoup d'argent dans les affaires. Ils avaient eu, en outre, l'admirable prévoyance de me doter d'une entreprise, dont les revenus ne faisaient que s'accroitre, sans effort aucun et sanspréoccupation. Là-dessus, leur tâche étant terminée, ils étaient allés se reposer dans le silence de la tombe.

J'eusse été complètement incapable de gagner une aussi belle fortune ; en revanche, je me trouvais à l'âge de vingt-cinq ans, parfaitement apte d'en jouir, dans la plus large expression du mot ; mais aussi dans la plus noble acception de l'idée.

J'avais reçu une instruction tout à fait soignée et, me trouvant merveilleusement doué, au point de vue intellectuel, j'en avais admirablement profité.

J'étais pourvu de plusieurs diplômes qui eussent suffi à eux seuls pour m'assurer une existence indépendante et qui paraient ma fortune d'un vernis scientifique et littéraire, grâce auquel je n'étais plus aux yeux du monde le vulgaire et inutile " fils à papa", selon l'expression française, mais " le jeune savant " qui sait ingénieusement mettre à la disposition de ses facultés intellectuelles, ses grands moyens pécuniaires.

J'aurais donc pu être, comme quiconque à ma place, un bibliophile, un collectionneur ou même un économiste, mais ayant pris, dans les Universités, l'habitude du mouvement et des exercices du corps, je préférai voyager.

Après tout, le touriste n'est qu'un collectionneur de sensations.

Un des premiers voyages que j'entrepris, fut un voyage en Extrême-Orient.

Comme tout Anglais, j'adore la mer et je suis un excellent marin. Pour aller en Extrême-Orient, le voyage se fait principalement par mer et la traversée est assez longue : ce furent là les deux et uniques raisons qui me décidèrent à m'embarquer.

Le 10 mars 1902, je pris passage à bord du steamer *Royal Eagle* de la " Asiatic and Oceanian Co. "

Evidement, j'aurais pu, selon la coutume de tous mes compatriotes qui possèdent une fortune suffisante, affréter un yacht pour moi tout seul et voyager à ma guise sur un bateau dont j'aurais eu la libre disposition. Mais je ne connais rien de plus fastidieux que de se promener ainsi solitaire, à travers les mers. J'aime la société des hommes et je l'aimais encore plus à cette époque, car je me plaisais volontiers à rechercher les aventures.

Je m'embarquais sans but et j'étais bien décidé à nesuivre, en tous points, que ma fantaisie.

Nous prîmes la mer à onze heures du soir ; le temps étais chargé de brumes qui ne tardèrent pas à devenir totalement opaques ; la navigation était difficile ; le paquebot allait doucement, avec précaution, sur les flots calmes, signalant continuellement sa présence par de longs et lugubres coups de sirène.

Je commandai au stewart une tasse de thé et un whiskey-soda, ne voulant pas me coucher d'aussi bonne heure.

Le stewart était un beau gars, froid, digne et correct ; son teint basané et ses manières silencieuses m'intriguèrent aussitôt. Je lui demandai s'il n'était pas originaire des Indes. Laconiquement, il me répondit :

—Népaul.

Et me tourna les talons.

Mais cette trop brève conversation ne me satisfit pas. Je le rappelai et le priai de bien vouloir me dire qui j'avais pour voisin de cabine.

—Je ne sais, fit-il de sa voix brève, un gros gentleman, je pense.

—Il est couché ?

—Oui, Monsieur, tout le monde est couché, sauf vous.

—Je n'ai pas sommeil, répliquai-je sans vouloir remarquer l'apparence de reproche que sa réponse paraissait contenir. Pouvez-vous me dire aussi si le brouillard va durer ?

—Non, monsieur, je ne suis pas dans le secret des nuages.

Décidément, je l'ennuyais beaucoup ; néanmoins, comme j'étais résolu à pousser malgré tout l'entretien plus avant, je continuai :

—C'est dommage que vous ne puissiez me le dire, car voilà une traversée qui commence mal. Vous ne savez pas non plus sans doute, si elle finira bien ?

Il hésita une seconde, pendant laquelle il me sembla que ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif ; puis, froidement, avec cet air de condescendance que savent si bien prendre les Hindoustanis :

—Je regrette, mais cela non plus, je ne puis vous le dire.

—Bien. Quand verrai-je le commandant ?

—Demain matin, au premier déjeuner, à neuf heures.

—Merci, vous pouvez vous retirer.

Le stewart s'inclina et s'éloigna.

Je pris moi-même le parti d'aller dormir.

J'entrai dans ma cabine et commençai à me dévêtir. Mais en ouvrant ma valise pour y prendre un costume de nuit, mes yeux tombèrent sur une paire de bottes de mer et un mac-farlane à capuchon en caoutchouc que j'avais acheté spécialement pour le cas ou le gros temps ne permettrait pas de s'habiller de vêtements usuels. L'idée me prit soudain et inconsciemment de les essayer. Je chaussai les grosses bottes, endossai le mac-farlane et rabattis le capuchon. En cet accoutrement, j'avais beaucoup plus l'allure d'un matelot que d'un passager.

Je me regardai dans la petite glace de la cabine et me mis à rire de mon air maritime. Aussitôt une nouvelle fantaisie me traversa le cerveau : au dehors, sur le pont le brouillard ruisselait. C'était donc le moment ou jamais de mettre à l'épreuve l'imperméabilité de mes vêtements ; de plus j'avais une forte hâte de prendre possession en quelque sorte, du navire sur lequel j'allais vivre près de deux mois ; et enfin, pourquoi ne pas l'avouer, quoique la chose puisse paraître invraisemblable, ce soir-là je *sentais* autour de moi l'aventure, j'avais l'impression du mystère.

Je sortis de ma cabine, suivis le corridor qui menait au dining-room, pris l'escalier du pont et montai.

J'avais à peine mis le pied sur la seconde marche, que j'entendis derrière moi un froissement singulier une sorte de " frrr...t " rapide et qui n'avait rien de commun avec les mille bruits du navire. Je me retournai.

Je ne vis rien : le dining-room était vide ; à la lueur blafarde de l'unique ampoule électrique qui demeurât allumée au grand lustre, je crus être le jouet d'une hallucination de l'ouïe et continuai à monter. Arrivé au haut de l'escalier, comme je mettais la main sur la porte du rouffle pour sortir, j'entendis de nouveau, mais plus prolongé, le même " frrr...t." Je m'arrêtai,

Cette fois, le bruit semblait s'être produit tout à côté de moi, dans la paroi même du rouffle. Je prêtai l'oreille, j'auscultais la boiserie, je ne perçus plus rien. J'attendis, ce fut en vain. Je haussai les épaules et ouvris délibérément la porte ; l'air frais, humide et salin me frappa au visage et en même temps le mystérieux " frrr...t " retentit après de moi, parut s'échapper par l'entrebâillement de la porte et se perdre à l'extérieur.

J'avoue qu'à ce moment une certaine crainte me saisit : ce " frrr...t " m'avait nettement paru être le froissement que font en général les vêtements de soie, quand ils sont agités. Etait-ce un être invisible et habillé de soie, qui avait passé près de moi et était sorti ? La chose m'inquiétait : on a, au premier abord, fort peu de données sur un être qu'on ne voit pas et il effraie toujours, parce qu'on ne sait s'il vous veut du bien ou du mal.

A tout hasard, je mis la main sur mon revolver, qui ne me quitte jamais et, résolu à tirer dans le vide au premier fait insolite, quitte à passer ensuite pour un fou, je me précipitai dehors.

Sur le pont, l'obscurité était complète. Une humidité ouatée imprégnait l'atmosphère. On ne distinguait rien. La mer, du haut du bordage, se devinait, mais ne se voyait pas et son clapotis grésillant ne parvenait aux oreilles qu'amorti par les masses brumeuses. Le paquebot ne remuait guère, et au loin, sa machine ne faisait entendre que quelques soupirs monotones et assourdis. Seule, par intervalle, la stridence de la sirène déchirait l'air désespérément.

Certes, l'heure était triste ; et, de plus, pour quiconque connaissait la navigation, elle était grave. Ces parages, sont très fréquentés et les abordages, par une telle nuit, sont éminemment à craindre.

Je poussai une reconnaissance vers le milieu du navire. Je ne connaissais pas sa topographie—si je puis m'exprimer ainsi—car j'étais arrivé à bord de nuit et ignorais tout du bateau qui m'emportait. Cependant je pensais bien vers le milieu, trouver une échelle qui me conduirait sur le banc de quart ; là, je comptais également rencontrer un officier et peut-être même le commandant, étant donné le moment critique. Je savais par expérience que les commandants de paquebots sont des gentlemen courtois et que, bien que nous ne nous fussions jamais vus, nous ferions aussitôt connaissance et nous serions immédiatement une paire d'amis,—cela malgré l'inopportunité de la visite, car je me doutais parfaitement que mon nom seul, connu de lui, comme de quiconque en Angleterre, était un excellent talisman pour me concilier son aménité.

Je me dirigeai à tâton, dans l'humidité pénétrante, en suivant le bordage, vers les rouffles situés au-dessous de la passerelle. Je ne rencontrai âme qui vive. Le navire paraissait désert. En passant près des machines, j'eus la curiosité de me pencher un instant sur le gouffre où, parmi la chaleur et l'odeur d'huile bouillante, des bielles se mouvaient lentement avec fracas ; je ne perçus aucun cri, aucune voix, la bête d'acier semblait faire sa besogne toute seule, à l'instar d'une montre qui se meut sans qu'on y touche, après avoir été remontée.

—Voilà des marins bien insouciants, pensai-je, ils dorment sur leurs deux oreilles quand le danger les menace ! Est-ce que le commandant ne serait pas un homme énergique, et méconnaîtrait-on à son bord, la plus élémentaire discipline de la mer ?

Et je continuai mon chemin, hésitant et trébuchant dans l'opacité. Soudain, je heurtai de la main projetée en avant, une paroi en planches, qui paraissait commencer au bordage même. Avec mon expérience des bateaux, je reconnus immédiatement un des rouffles de la cambuse ou du logement des sous-officiers qui se trouvent souvent placés sous la passerelle et, de chaque côté du navire. Je compris que l'échelle conduisant à la passerelle, ne devait pas être loin.

Je tâtonnai quelques instants encore ; je trouvai finalement une rampe de fer et une marche, je posai sur la première ma main et sur la seconde mon pied, et je montai. J'arrivai ainsi sur un espace plat.

Où étais-je ? je cherchais à m'orienter Il m'avait paru que pour monter, j'avais dû tourner le dos à l'avant du navire et me diriger vers l'arrière. Je devais donc, à ce moment, me trouver dans une position parallèle à l'axe du bord et regarder l'arrière. Je fis demi-tour résolument et j'avançai, tenant toujours à la main le pont supérieur.

J'allai ainsi une trentaine de pas, —à ma grande stupéfaction d'ailleurs, car je m'attendais à chaque instant, à être arrêté par un autre bordage à angle droit, lequel devait être celui de la passerelle. Je ne savais plus que penser : le navire ne pouvait pas être si bizarrement construit, que tout son avant fût recouvert d'un spadeck. Alors, j'étais désorienté et j'allais vers l'arrière ? Mes idées commençaient à s'embrouiller et mon cerveau devenait aussi opaque que le brouillard.

Comme j'allais me désespérer, je fis un faux pas en heurtant du pied un corps dur et bas, je voulus me retenir, je perdis l'équilibre et je tombai de mon long. Je m'étais fait mal, je ne me relevai pas de suite, étant un peu engourdi par la chute, et lorsque ma volonté recommença à actionner tous mes membres (la chute et l'engourdissement avaient à peine duré trois secondes) et que je voulus me remettre sur pied, j'entendis prononcer mon nom et la surprise que j'en éprouvai, me cloua sur place.

—William Barker, disait une voix. William Barker a bu un thé et un whiskey soda, puis il est allé se coucher.

—Saoûl ? demanda une autre voix.

—Non, répondit la première, fatigué, il doit dormir,

—Alors ?

—Alors, je ne sais que penser.

Les voix se turent. Je compris où je me trouvais : désorienté par le brouillard, au lieu d'aller vers l'avant, je m'étais effectivement dirigé vers l'arrière, je venais de heurter une manche aérifère de l'office et de tomber tout auprès. La conversation que j'entendais était celle des stewarts.

Je fis un mouvement pour me relever, lorsque ces mots singuliers me frappèrent :

—Enfin, il y a quelqu'un qui *l'a laissé* échapper !

Et aussitôt, je reconnus la voix — la première des deux—c'était celle de l'Hindoustani qui m'avait servi le thé.

—Mais, répondit la seconde voix, qui m'était inconnue, pourquoi aussi n'avoir pas pris de précaution ?

—Ah ! répliqua l'Hindoustani avec colère, ah ! vous savez bien qu'il est inutile d'en prendre avec de tels êtres !

La conversation s'acheva dans un juron ; puis le silence succéda.

Je me relevai. Je devais avoir un air très satisfait, quiconque m'aurait vu à ce moment, aurait certainement remarqué sur mon visage l'expression du plus parfait des contentements : je tenais, dès le début de mon voyage, une énigme à débrouiller, et j'étais sûr de ne plus m'ennuyer. Et c'est là le point capital pour un voyageur, ne pas s'ennuyer en voyage !

Je repris le chemin que j'avais fait jusque-là, c'est-à-dire que j'opérai un demi-tour consciencieux et, en cherchant à ne plus me désorienter de nouveau, je tâchai de monter.

Le brouillard était toujours aussi opaque, la marche du navire aussi lente et aussi fantômatique. Mon retour s'opéra en assez bon ordre, et après maints tatonnements, je finis par trouver la porte du rouffle.

Arrivé là, je me rappelle que j'attendis avec une sorte d'angoisse délicieuse : j'espérais que *la chose*, qui s'était échappée quand j'avais ouvert la porte, voudrait rentrer en même temps que moi, en ayant, elle aussi, assez de se trouver dehors par une telle humidité malsaine. Mais elle ne se présenta pas, j'en fus pour mon attente inutile.

J'ouvris la porte du rouffle délibérément pour entrer. Mais je n'entrai pas.

Sur le carré, se tenait immobile dans la pénombre, le stewart hindoustani. Je le reconnus aisément, bien qu'il fût dans une position telle qu'il dût se croire dissimulé, mais j'ai bonne vue. Que faisait-il là ? Attendait-il *la chose* ou celui qui l'avait laissé échapper ? Je n'hésitai pas, je m'avançai vers lui et à brûle-pourpoint, je lui dis :

— Hélas, mon pauvre garçon, il n'y a pas moyen de la rattraper !

Bien qu'il fût de cette race hindoue, qui fait profession de ne s'étonner de rien, le stewart eut néanmoins un haut-le-corps-

— Ho ! s'écria-t-il, je pensais bien que c'était vous qui l'aviez laissée échapper.

Suite à la Page 7

The Acme Company Limited

LE FANTOME DU "ROYAL EAGLE"

SUITE

— Elle n'a pu aller bien loin, affirmai-je au hasard.

— En effet, à cause du brouillard. Mais pourquoi l'avez-vous laissée sortir, *puisque vous l'avez vue ?*

Notez que je n'avais rien vu du tout, et que, en ce moment, selon l'expression populaire, je plaidais le faux pour savoir le vrai. Je dis encore :

—Cela m'a paru bien malheureux. (En ce moment, je me pris à bénir le génie de la langue anglaise, qui permet de parler au neutre, sans spécifier de sexe.)

Le stewart eut un mouvement d'impatience :

—Elle vous l'a dit ! je parie.

(Tiens ! pensai-je, *cela* est donc *féminin.*)

—Non, répliquai-je hardiment, je l'ai vu sur sa physionomie.

— Ah ! si vous saviez ce qu'elle est menteuse ! et monteuse de coups ! allez, depuis dix-sept ans que je la traine après moi, elle m'en a causé du tourment.

—Il y a dix-sept ans que vous la retenez captive ?

—Oui pour mon malheur, fit-il avec un soupir, Mais cela ne peut plus durer ! Vous comprenez, ajouta-t-il, devenu soudain expansif, que la vie dans ces conditions, est un martyr.

—En effet, je vous plains sincèrement. Mais si cela ne vous fait rien, laissez-moi entrer dans le rouffle, l'humidité du dehors commence à me gagner. Et puis, venez en bas, au dining-room, vous allez me donner un whiskey chaud et vous en prendrez un également pour vous remettre. Il n'est pas possible que vous ayez ainsi charge *d'âme*, sans une histoire étrange, vous me la raconterez, venez.

Je pris la rampe et je descendis.

—Je veux bien, me dit l'Hindou, vous servir autant de whiskey qu'il vous plaira de commander, mais je n'en boirai pas, — les règlements du bord s'opposent à ce que les gens de seavice, hormis les officiers, boivent avec les passagers. Quant à ce qui est de vous raconter mon histoire, je suis à votre disposition, mais elle n'a rien d'étrange.

Et pendant que j'avalais le grog:

—Voilà, narra-t-il. Le maradjah de Caphourpala, dont vous avez certainement entendu parler, vint s'établir en Angleterre en l'année 1885. Il emmenait avec lui sa fille Helgia seulement, et un nombreux domestique. J'étais majordome général et, comme tel chargé de diriger la maison tout entière. Le maradjah mourut, comme vous le savez sans doute, peu de temps après son installation au château de Nightingale-Wood. Sa mort fit assez de bruit dans le Royaume-Uni et tous les journaux racontèrent à l'envie la fin tragique d'un des plus modernes parmi les princes hindous. On prétendit qu'il était mort victime d'un accident de bicyclette. C'est une pure invention. Nul au château ne faisait de cyclisme, sinon un aide-cuisinier qui était Français; le jour de la mort du maradjah, l'aide-cuisinier eut en effet un accident au cours d'une promenade dans le parc, mais cela n'a aucun rapport avec la mort de mon maître.

" Celui-ci *savait* qu'il devait trépasser ce jour-là, car il connaissait l'avenir : il lisait dans les astres comme vous lisez dans le *Times*, et dévoilait les secrets du monde aussi facilement que vous avalez votre whiskey ! Le jour qui précéda sa mort, il me fit appeler et, seul à seul avec lui, me dit : — " Tes comptes sont-ils en règle ? s'ils ne le sont pas, mets-les promptement : voici la clef de la caisse, tu paieras tout le monde et liquideras tous mes biens, selon le testament que voici. " Et il me remit un papier.

" —Quoi ! m'écriai-je alors, votre heure de mourir est donc venue ! " — " Certes, me répondit-il avec calme, tu l'avais donc oublié ? C'est demain la grande conjonction entre Saturne et Jupiter, et la Lune est en quadrature avec eux ; c'est la mort d'un prince étranger et ami en Grande-Bretagne, c'est ma mort hors de ma patrie qui est annoncée. " — " Que ferai-je de votre fille, ? " — " De ma fille, répéta t-il songeur, eh bien ! voilà : tu la garderas jusqu'à la fin de tes jours. " — " Comment ? " — " Oui, apprends qu'elle est morte depuis trois ans, et que ce que tu crois être ma fille, n'en est que le simulacre, le fantôme. Ma fille a eu une vie si courte, elle n'a pas eu le temps de se perfectionner, son âme subirait donc une autre incarnation si je n'avais eu le bon esprit de l'empêcher de rejoindre les espaces interplanétaires. Il faut qu'elle passe une vingtaine d'années sur la terre, afin d'acquérir la science nécessaire pour jouir des délices de l'Infini. "

" Vous pensez, monsieur, que j'étais abasourdi. La perspective de vivre continuellement avec un fantôme, dont l'*esprit* était plutôt malveillant (j'en avais subi plus d'une fois les écarts de caractère) ne me souriait guère; je ne pouvais cependant refuser à mon maître d'exécuter une de ses plus chères volontés. Je lui fis remarquer seulement qu'il ne serait pas convenable, pour le monde, que sa fille demeurât avec moi, — " Qu'à cela ne tienne ! " dit-il, et aussitôt, il extériorisa son propre fluide magique et rendit invisible pour tous, sauf pour moi et pour les initiés, l'âme de sa fille.

" Voilà pourquoi, monsieur, je suis le plus malheureux des hommes : obligé continuellement de surveiller le fantôme capricieux de l'âme d'une jeune fille qui était déjà de son vivant, fantasque et capricieuse ! Plaignez-moi. "

Le stewart termina sa narration d'une voix à la fois et colère et dolente : et on sentait que cet homme était obsédé par la présence d'un être mystérieux, que j'aurais probablement nié et dont je me serais certainement moqué, si je n'en eusse constaté moi-même la présence.

Ayant d'ailleurs, particulièrement étudié les systèmes philosophiques hindous, et étant très au courant des faits de l'occultisme de la magie, je ne voyais là rien que de parfaitement conforme au fakirisme ordinaire.

Je consolai de mon mieux le pauvre stewart et je m'apprêtais à aller me coucher, quand j'entendis dans l'office le bruit de la chute d'un corps suivi du fameux *frrr...t* qui m'avait frappé déjà.

La voilà, fit l'Hindoustani.

— Eh bien ! vous pouvez être tranquille, elle est rentrée.

— Oui. Je vais chercher à la corriger, encore. Mais les coups ne lui font rien. Bonne nuit, monsieur.

Et il s'en alla.

De mon coté, je rentrai dans ma cabine et je me couchai, sans puls penser à cette bizarre aventure.

Le lendemain, au déjeuner, je fis connaissance du commandant, auquel je racontai mon équipée nocturne en retranchant tout ce qui avait trait au fantôme de la fille du maradjah.

C'était un gros homme, qui aimait à rire ; il s'amusa beaucoup de mon exploration dans le brouillard.

— J'espère, ajouta-t-il, que ce matin vous vous êtes orienté, il fait un soleil splendide.

Nous déjeunâmes en gaieté. L'Hindoustani, silencieusement, nous servait.

Vers la fin du repas, le commandant me dit à voix basse :

— Vous avez fait des études psychologiques, n'est-ce pas monsieur ? J'ai lu quelques-unes de vos observation dans les journaux.

—Je suis flatté de votre attention, répliquai-je, aimable.

— Eh bien, reprit-il, vous aurez ici un excellent sujet d'étude : c'est notre stewart en chef. C'est un brave garçon, mais il est un peu fou. Figurez-vous qu'il se croit obsédé par le fantôme d'une jeune fille. Ce n'est pas dangereux, et je le garde : il ne fait de mal qu'à un pauvre petit minet, — auquel il inflige des corrections à tour de bras. Tenez, voilà cette malheureuse victime.

Aussitôt, j'entendis sous ma chaise, le frr...t qui m'avait si fort intrigué pendant la nuit, et une gracieuse petite chatte toute blanche vint me présenter ses amitiés.

BENJAMIN THOLOZE

Cultivateurs, suite

tants ne saurait être trop recommandé, mais il faut d'abord nettoyer soigneusement toutes choses, avant de les appliquer.

L'un des meilleurs désinfectants que l'on connaisse jusqu'à ce jour, c'est un mélange d'acide carbolique et de pétrole, dans les proportions de une pinte d'acide carbolique pour un gallon d'huile de pétrole. Ce mélange doit être employé avec soin et copieusement. On en badigeonnera généralement pendant les grandes chaleurs, une ou deux fois par semaine, les juchoirs, les nids etc. ; on évitera de mettre dans un appartement plus de poules que les juchoirs n'y peuvent accommoder, il serait désirable que les volailles y aient assez d'espace pour ne pas se toucher les unes les autres lorsqu'elles sont perchées.

La nourriture sera toujours de première qualité et aussi variée que possible ; du blé, de l'avoine, du sarrasin toutes espèces de grains de bonne qualité ; de temps en temps une petite quantité de graine de soleil, si l'on peut s'en procurer, et une légère ration de viande une fois par semaine.

A l'eau toujours très pure, qui devra être changée une ou deux fois par jour, on mêlera un stimulant que l'on pourra facilement préparer et employer de la manière suivante :

Méler deux onces d'acide sulfurique à une livre de sulfate de fer dissoute dans un gallon d'eau, et tenir ce mélange bien bouché. Deux fois par semaine, on donnera aux volailles deux cueillérées de cette préparation dans un gallon d'eau.

La chaux délitée à l'air est aussi employée par beaucoup de gens et très recommandée ; on en parsème abondamment les poulaillers pendant la mue : cependant, on a remarqué qu'il en résulte une certaine irritation de l'organe nasal ce qui prédispose les volailles à contracter des rhumes qui eux-mêmes produisent trop souvent le fatal écoulement nasal (roup) si redouté des aviculteurs.

En résumé, la mue est une période qui exige beaucoup de soins si l'on veut que les volailles la traversent avec avantage, en sortent avec un beau plumage et soient en bonne condition pour la ponte. La meilleure chose à faire, c'est de hâter la mue le plus possible et d'en racourcir la durée autant que l'on peut. Pour cela, si une poule persiste à pondre, en juillet, il faut la changer de place ; si elle est en liberté, on doit la renfermer ; diminuer la ration de moitié pendant les premiers quinze jours ; donner aux volailles du repos, de l'ombre et de l'eau fraîche en abondance ; les tenir très proprement ; enfin, si l'on s'aperçoit que les volailles dépérissent, leur administrer un tonique que l'on obtiendra en mélangeant une cuillérée à soupe de teinture muriatique de fer à un gallon d'eau.

NOTES LOCALES

....AVIS....

à tous nos abonnés d'Edmonton, d'avoir à nous envoyer leur adresse.

Le nouveau tarif du système de livraison à domicile étant trop dispendieux pour nous en servir, à l'avenir, nous ferons faire cette distribution par des porteurs engagés par le journal.

- AVIS -

à tous nos abonnés de la ville d'Edmonton et des Etats-Unis que le nouveau tarif postal étant en vigueur, nous sommes obligés d'augmenter le prix d'abonnement de notre journal qui, à l'avenir sera de $1.50 par an.

M. Jean Landry, fils du juge Landry, retournera bientôt dans sa famille à Dorchester, N.B. A l'automne il ira à Boston, Mass., continuer ses études de droit pour une période de trois ans.

L'Hon. Frank Oliver est de retour d'Ottawa où il était allé à la rencontre de Sir Wilfrid Laurier revenant d'Angleterre.

M. J. M. Révillon, un des associés de la maison Révillon & Frères, est en ville depuis samedi dernier. Il arrive directement de Prince Albert où la compagnie a un établissement considérable.

Melle C. Bolduc qui, depuis plusieurs mois était en promenade chez son beau-frère le Dr Blais, est retournée dans la Province de Québec où demeure sa famille.

Melle Fairbanks, qui était à Calgary, depuis quelques mois est de retour dans sa famille.

MM. Omer St-Germain et Lucien Dubuc, avocats de cette ville, sont de retour d'un voyage de deux semaines à Winnipeg.

M. P. R. A. Bélanger, D. L. S. était de passage en ville cette semaine. Il est retourné dans la direction de Belvedere, Alta.

Le Dr Bonin de Joliette est de passage à Edmonton depuis quelques jours. Il est enchanté du beau pays de l'Ouest On prête au Dr Bonin l'intention de se fixer parmi nous. Inutile de dire qu'il est le bienvenu. L'Aberta est un pays d'avenir et il y a place pour tout le monde.

M, Fred. Marshall, comptable au magasin de la Baie d'Hudson, partira sous peu pour une vacance d'un mois à Vancouver, B. C.

M. A. M. Dechene, du magasin de 99c partira ces jours-ci pour Saskatoon où sa maison à ouvert une succursale.

M. Lucien Boudreau, propriétaire de l'hôtel Astoria de St-Albert part sous peu pour Montréal où il ira rejoindre Mme Boudreau qui est partie depuis quelques semaines.

L'Hon. F. Oliver, ministre de l'Intérieur, qui était de retour à Edmonton depuis une couple de jours seulement, est reparti pour un voyage à la hâte dans l'intérêt de son département.

M. M. J. A. Paquin, J. Perras, et Jos. Couture, maire de Morinville, sont de passage en ville.

Colons rendus à Athabasca, en route pour Dunvegan

Le Commissaire Perry de la R.N. W.M.P. est rendu au Landing, en route pour la rivière à la Paix et St. John. Il se rendra en steamer d'ici au Petit Lac des Esclaves et de là à pied jusqu'à la rivière à la Paix. L'intention du Commissaire est de continuer par les lacs Stewart et Babine et de Hazelton sur la rivière Skeena, jusqu'au Fort E-sington.

H. H. Lampman et les 35 colons qui l'accompagnent sont arrivés au Landing, en route pour Dunvegan, sur la rivière à la Paix, où ils doivent s'établir. Ils se rendent en steamer du Landing au Petit Lac des Esclaves, et de là à pied jusqu'au lieu de leur destination.

Le Capt. Barker, du *Midnight Sun*, a donné une très agréable excursion au clair de la lune, sur la rivière Athabasca. Toute la jeunesse du Landing s'était donné le mot pour y assister Le Commissaire Perry était au nombre des excursionnistes.

Colons Allemands pour la Rivière à la Paix

Le Dr Ludwig Callan, gradué de l'université d'Heidelberg, est parti samedi pour la rivière à la Paix. Le Dr, quoiqu'il n'en soit qu'à son premier voyage au Canada, a beaucoup étudié son histoire et ses ressources et se trouve, par conséquent, très au courant des conditions du pays. Il est le secrétaire de la "Brunheist Emigration Society" qui, depuis quelques mois s'occupe activement des arrangements nécessaires pour envoyer au Canada un certain nombre d'immigrants La Société enverra des colons qui sans elle, n'auraient pu venir, n'ayant pas l'argent nécessaire à leur passage, ni pour s'intaller sur des terres. La Société a un capital de plus d'un million, qu'elle emploiera pour le transport des immigrants et pour leur acheter le matériel nécessaire une fois rendus, afin qu'ils puissent se mettre immédiatement à l'œuvre. Le Dr dit qu'il est convaincu que l'Alberta est un pays magnifique pour la culture et d'après ce qu'il a vu et lu, il croit pouvoir trouver un endroit propice à son projet, dans le district de la Rivière à la Paix.

Il passera quelques mois dans le nord, après quoi il retournera en Allemagne pour compléter les dispositions à prendre pour envoyer ici une cinquantaine de colons.

Dans le Nord

Petit Lac des Esclaves.—On a dit beaucoup de choses sur le district de la rivière à la Paix, mais peu de personnes savent qu'il y a une contrée magnifique le long et entre le Petit Lac des Esclaves et la Traverse de la rivière à la Paix. En hiver, il y a moyen de voyager en traîneau entr Edmonton et la traverse de la Rivière à la Paix, et le voyage n'est pas considéré difficile.

Mr Brabant sera probablement ici le 12 ou 14 du mois. La Cie de la Baie d'Hudson a envoyé un bateau usqu'au Landing et il est très probable que les fourrures seront transportées à Edmonton sur ce bateau. L'année dernière a été exceptionnelle sous le rapport des fourrures. Il y en aura moins cette année, mais tout de même la prise sera bonne malgré ce qu'en ont dit certains journaux. On prend encore un assez bon nombre d'ours, il y aura moins de lynx que de coutume, mais beaucoup plus de marte.

L'immigration a été plutôt lente ce printemps, mais on attend un grand nombre de colons vers la fin de juillet venant d'Athabasca Landing en route pour l'Ouest.

L'exposition a été un succès. L'événement important a été les courses de chevaux qui ont été exceptionnellement bonnes. On a donné des prix au montant de $600. Il est entendu qu'il y aura une exposition annuelle et on fait déjà des plans pour qu'elle soit plus considérable et importante à l'avenir.

Nous aurons peut-être le gaz naturel bientôt

Il y a quelques probabilités qu'Edmonton puisse être éclairé et chauffé au gaz naturel. La Cie "American-Canadian Oil" qui faisait des sondages pour de l'huile, a trouvé du gaz en grande quantité.

La Compagnie a trouvé du gaz a une profondeur de 525 pieds. Ils sont maintenant rendus à 564 pieds et le jet de gaz continue. Bien qu'ils n'aient pas encore d'instruments pour mesurer la pression. on estime qu'elle est d'environ 400 livres au pouce.

La compagnie a commencé des sondages dans le but de trouver de l'huile, et c'est leur intention de continuer le creusage, malgré qu'ils aient trouvé du gaz.

M. Williams, le gérant, dit qu'ils s'attendent de trouver de l'huile à une profondeur de 1,000 pieds, mais qu'ils sont prêts à creuser jusqu'à 3,000 pieds si c'est nécessaire.

A quelqu'un qui lui demandait s'il avait songé à rendre le gaz jusqu'à Edmonton, M. Williams a répondu que oui et que la chose était très faisable. "Ça ne demanderait que 25 milles de tuyaux, dit-il, et je crois que nous pourrions rendre le gaz jusqu'à Edmonton au coût de $50,000. Je pense aussi que nous pourrons concourir avec n'importe quelle compagnie de gaz artificiel, sous le rapport des prix.

Aux Etats-Unis, le gaz est conduit au moyen de tuyaux, depuis l'Etat de l'Indiana jusqu'à Chicago, une distance de 200 milles et cela paye. Je ne vois donc pas pourquoi nous ne pourrions le rendre à 25 milles d'ici.

Je crois que la quantité est presque inépuisable, quoique nous ne le sachions pas encore positivement. La rivière Pelican indique la présence d'huile depuis 1897."

M. Williams dit que le gaz est du gaz de pétrole. Il est supérieur au gaz de charbon en ce qu'il dégage une plus grande chaleur et n'est pas aussi dangereux pour les explosions. Il donne une flamme vive et stable.

M. Williams croit que le gaz coûterait aux citadins de 35cts à 40cts le 1,000 pieds environ. Dans tous les cas il sera plus économique que le gaz artificiel.

La Cie "International Heating & Lighting" a une franchise pour fournir le gaz aux villes d'Edmonton et de Strathcona, mais cette franchise n'est pas exclusive. Il se pourrait donc que la Cie "American-Canadian Oil" puisse fournir le gaz à meilleur marché.

L'Hon. Frank Oliver, de retour d'un voyage d'inspection des agences d'immigration canadienne de la nouvelle-Angleterre et des Etats de l'Ouest, dit que les apparences sont excellentes au point de vue de l'immigration des Américains au Canada.

M. Oliver a constaté que les prix élevés demandés dans l'Ouest Canadien, par les compagnies de chemin de fer et les spéculateurs, tendent à diminuer l'arrivée de colons américains et empêchent aussi les syndicats américains d'acheter des terrains dans l'Ouest. M. Oliver se rend compte que les compagnies et corporations seront contre son bill des terres, qui permettrait aux colons d'acheter du terrain à bon marché, ayant de plus l'avantage de la préemption à $3 l'acre.

Vingt mille Japonais pour les cotes du Pacifique.

Vancouver.—Les Japonais arrivés sur le steamer Kumeric, ont été conduits à Steveston, mais leur destination future est inconnue. Le capitaine Lacid, du Kumeric, dit que plus de 400 d'entre eux ont pris part à la guerre de Russie et plus de 100 ont la médaille pour leur bravoure devant Port-Arthur. Sustu Morioysma, l'agent Japonais, avoue calmement qu'il y a une organisation derrière le mouvement d'immigration. Il dit que les quartiers-généraux sont à Honolulu et que les Japonais étant des hommes libres, il en viendra ici tant qu'on n'imposera pas une taxe particulière sur chacun d'eux. Au moins un quart des soixante-dix mille Japonais des Iles Hawaïennes ont l'intention de venir ici. D'après le *Hong-Kong Bulletin*, le Kumeric fera un autre voyage à Hawaï pour prendre une autre armée de Japonais, mais à destination de Mexico cette fois.

Les douze cents Japonais sont débarqués du steamer anglais Kumeric malgré l'opposition des libéraux provinciaux et de M. MacPherson, M.P. et malgré de nombreux télégrammes à Sir Wilfrid lui demandant d'intervenir.

Les $25 que la loi oblige tout Japonais d'avoir en sa possession, ont été collectés avant le départ du steamer de Honolulu, et envoyés à la Banque de Commerce ici. Aujourd'hui la banque a remboursé les $30,000, mais comme les Japonais laissaient le steamer, le consul Japonais et d'autres leur faisaient remettre les $25. M. MacPherson a arrêté cela et il ne voulut permettre à aucun Japonais de débarquer à moins de garder son argent. Autrement les Japonais auraient pu croire que le Gouvernement collectait ce montant d'argent lorsque la loi oblige seulement les arrivants à montrer qu'ils possèdent les $25 requis.

Dernière Malle ponr Fort NcPherson

Athabasca Landing.— Le bateau de la Cie de la Baie d'Hudson est parti le 27 avec la malle pour tous les endroits au nord jusqu'au Fort McPherson. C'est la dernière malle de la saison pour le nord.

L'inspecteur Jarvis, de la R.N.-O M.P., de retour d'un voyage au pays du buffalo, dit qu'il en a vu trois ou quatre bandes. La dernière qu'il a vue, comprenait quatre boeufs, un d'un an, et huit vaches. Le même jour il en a vu une autre de dix ou douze.

Un bon nombre de rois de la plaine ont été tués dernièrement, et l'inspecteur est d'opinion que les loups ne sont pas seuls responsables de cette mortalité.

LE MARCHE

COURS DE LA SEMAINE

Viandes. Poids vif, la livre.	Bœuf, 4½ à 4 cts ; Porc, 5½ cts ; Mouton, 7 cts ; Agneau, 7 cts ; Veau, 5 à 5½ cts ; Poulets, 11 cts ; Dindons, 15 à 16c.; Canards, 12 cts ; Oies 13 à 13½ cts,
Viandes dressees, la livre.	Bœuf, 6 à 7c Porc, 9½ cts; Mouton, 10 cts ; Veau, 10 c. ; Poulets, 15 à 18 c. ; Dindons. 18 à 20c. ; Canards 14 c. ; Oies, 15c.
Beurre frais, la livre,	de 30 à 33 cts,
Œufs,	25 cts la douzaine.
Pommes de terre,	30 à 35 cts le minot.
Carottes,	2c., la livre, **Navets,** 2c. la lb.
Choux-Navets,	la livre, 1½ cts.
Betteraves,	la livre 3 cts.
Choux,	la livre 7 à 8 cts.
Oignons,	la livre 6 cts.
Foin,	par tonne, Mil, $18. à $22. ; de coteau, $12. à $16. ; slough, $8 ; $12.
Grain en vert,	(green feed) par tonne, $8 à $12.
Paille,	la charge, $5.00 à $6.00
Avoine,	28c. le minot
Ble,	60 à 63c. le minot.

- - AVIS - -

Avis est par les présentes donné aux souscripteurs de la Société d'Agriculture du district de St-Albert que le ministre de l'agriculture pour la province de l'Alberta vient d'autoriser Mr A. A. Ringuette domicillié en le village de Morinville, comté de St-Albert à convoquer une assemblée publique pour le 27 juillet à 7 hrs p. m. en face de l'Hôtel Morinville, en le village de Morinville, comté de St-Albert, de tous les souscripteurs de cette Société pour l'élection des officiers de la dite société.

Signée—A. A. Ringuette.

-2e-